

**Que reste-t-il de nos conteurs?**  
**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

**LE CONTE COMME ART DE LA RELATION**

**Entretien d'Henri Gougaud avec Claire Colin  
(questions de Claire Colin et Victoire Feuillebois),  
le 23 octobre 2015, à son domicile**

**CLAIRE COLIN:** Henri Gougaud, vous avez d'abord voulu être poète, et vous avez ensuite voulu aussi avoir une carrière dans la chanson, comment en être arrivé au conte?

**HENRI GOUGAUD:** C'est un peu compliqué, car sait-on jamais comment on fait... Je suis un enfant de la guerre, je suis né en 1936, en 46 j'avais dix ans. Les premières années de ma vie ont été marquées par la guerre. Mes parents étaient militants d'extrême gauche et résistants et ils considéraient les contes comme des choses pas très raisonnables. On ne m'a pas raconté d'histoires quand j'étais gamin, je n'ai jamais eu de peluches – je n'ai pas été malheureux pour autant! Mais peut-être que cela a développé une frustration de ces sortes d'histoires. Le fait est que, pendant ma scolarité, cela ne m'intéressait pas. Effectivement, quand j'ai commencé à écrire des poèmes sur le coup de la pré-adolescence, je voulais être poète et rien d'autre, parce que j'admirais déjà les surréalistes, Rilke, sans parler de Rimbaud. Ils étaient mes héros, comme des héros télévisés

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

peuvent l'être pour des gamins d'aujourd'hui. D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi, pour donner envie, on ne raconte pas Rimbaud, pourquoi pas on ne raconte pas Verlaine, le surréalisme, Desnos, l'écriture automatique... Ce sont des histoires formidables! Bref, j'ai eu un professeur qui était spécialiste des troubadours, qui habitait Carcassonne, comme moi: il s'appelait René Nelli. C'était aussi un poète, et à mon avis un très bon poète. Il était aussi ethnologue et faisait un cours sur les troubadours à l'Université de Toulouse, où je faisais des études de lettres et surtout de la littérature comparée. Je me suis passionné pour les troubadours grâce à lui. Il avait fait sa thèse sur l'érotisme des troubadours. Je me suis passionné pour les troubadours, je les ai traduits. Et je crois que c'est par les troubadours que je suis venu au conte, par cet intérêt pour le passé de la chanson. Mais Nelli faisait aussi de la collecte, dans la haute vallée de l'Aude, et je l'ai plusieurs fois accompagné, et parce que je voulais être écrivain, je me disais que récolter des histoires me permettait de rappeler un peu mes greniers. C'était tout à fait intéressant, ce n'était pas pour l'amour de l'art, mais quand même il y a eu des choses qui m'ont frappé, et puis cette sorte d'énigme, comment ces histoires ont fait pour arriver jusque-là et pourquoi. Car en fait, elles ne se soucient en rien de vraisemblance, elles ne sont utiles en rien,

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

elles ne véhiculent aucune information, elles n'ont rien pour subsister, d'autant qu'elles ne sont apparemment destinées qu'à intéresser les enfants et les femmes un peu attardées, les vieilles. Et pourtant ça dure, elles sont là. Cela m'a beaucoup marqué, j'ai été comme le poisson attrapé par le hameçon – j'ai été hameçonné, je n'ai plus pu m'en défaire après. Je me suis mis à creuser les choses, à trouver cela formidable. Mais c'est restée une passion privée, pendant très longtemps, parce que moi poète, ne démordant pas de mon truc, j'ai pris la poésie par le biais de la chanson – d'autant plus qu'à cette époque, la chanson c'était la Rive Gauche, Saint-Germain des Prés, l'Écluse, Barbara, Greco, Ferrat... Donc il y avait quand même de la chanson dite à texte: c'est ça qui m'intéressait, c'est ça que je pratiquais. Et voilà. Mais je résume, car j'ai eu une période délicate, car c'était la guerre d'Algérie aussi, je m'en suis dépatouillé, j'ai fait la grève de la faim – il y avait de la bagarre pour les objecteurs de conscience, on était très mobilisé... Et voilà, je suis arrivé à Paris à l'âge de 26 ans, avec des chansons. Mon bâton de maréchal, c'était de passer à l'Écluse ou aux Quatre Saisons: je ne voulais pas avoir mon nom en lettres grandes comme ça sur le fronton de l'Olympia, mais intégrer, faire partie de ces gens qui m'émerveillaient. Ça c'est passé comme ça. J'ai gagné ma vie en écrivant des

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

chansons, que j'ai chantées d'abord dans ces cabarets-là, puis les hasards de la vie ont fait que j'ai fait de la radio. Je m'intéressais toujours aux contes, de manière privée, et j'ai été amené à la radio à raconter des histoires. J'avais mes greniers pleins, mais encore une fois j'étais convaincu que les contes n'intéressaient personne.

**C. C.:** Mais à l'époque n'y avait-il pas un intérêt pour le conte?

**H. G.:** Non – en tout cas, je ne l'ai pas perçu. En revanche, j'ai commencé à faire de la radio en 1972, 1973, et j'ai été amené à raconter une histoire tous les jours. Après, en 77 ou 78, j'ai fait mes propres émissions, et j'ai insisté dans ce registre-là, j'ai vraiment raconté des contes, je racontais des contes traditionnels sur France Inter à 13h30. Et ça a marché. Les gens écoutaient. Puis j'ai fait quelque chose comme près de 8 ans, 10 ans de radio. Mais c'est usant la radio, surtout en émission quotidienne, et puis mon ambition ce n'était pas de faire de la radio, j'avais toujours mon envie, je voulais écrire et vivre de ma plume, comme on disait, comme un oiseau. J'ai donc voulu prendre une année sabbatique pour écrire un livre. J'ai pris cette année sabbatique, j'ai écrit le livre,

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

et puis quand je suis retourné à la radio la place était prise, donc je ne suis pas revenu. Heureusement, j'ai eu une chance inouïe, mon livre a marché tout de suite, c'était un roman qui s'appelait *Bélibaste*. Des gens qui m'avaient entendu à la radio m'ont appelé pour m'inviter à aller raconter à droite et à gauche. Au début je disais non car je trouvais que raconter à la radio et raconter en public c'est tout de même autre chose, et j'étais toujours dans l'idée que ça n'intéressait personne. Puis je me suis laissé tenter, et les choses se sont enchaînées comme cela. J'ai rencontré celui qui est devenu mon agent, qui s'est occupé de me faire raconter un peu partout. Ma vie s'est organisée comme cela, entre l'écriture qui est un travail très enfermante, monacal et les sorties où je vais raconter quelque part – cela me fait des récréations tout à fait bienvenues.

c. c.: Notre appel à contribution est sur le conte aujourd'hui, la figure du conteur aujourd'hui. On s'appuie sur l'article du philosophe allemand Benjamin, *Le conteur*, publié en 1936, et dans cet article Benjamin dit que le conteur est en train de disparaître, qu'on ne trouve plus de conteur à la veillée, on ne se raconte plus d'histoire, on ne se transmet plus de conseils à travers les contes. Or depuis quelque temps on voit revenir un certain intérêt pour le conte, par exemple au

### **Que reste-t-il de nos conteurs?**

#### **Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

cinéma, comme cet été où on l'on a vu plusieurs films qui mettent en scène contes et conteurs. Le conte apporterait-il quelque chose en période de crise? Les frères Grimm disent que les contes sont des mythes tombés du ciel. Pourtant on est à une époque qui ne croit plus au mythe. Comment y aurait-il alors malgré tout un retour d'intérêt vers le conte, quelque chose qui de nouveau attire les gens – ou pas?

H. G.: Moi je crois à la phrase de je ne sais plus quel auteur grec, que rapporte Lacarrière dans l'un de ses bouquins, qui disait, de mémoire, que les Romains croyaient au *fatum librorum*, c'est-à-dire au destin des livres, et il disait que tant qu'une œuvre est nourricière, elle dure. Elle se débrouille pour durer. Il faut croire que les livres nourriciers sont des êtres vivants, je suis convaincu de cela. Je ne sais pas si cela entre dans le cadre universitaire, mais je suis convaincu que les contes sont des êtres vivants. Benjamin avait probablement raison à l'époque où il a dit cela. Je ne vous apprend rien en vous disant que l'on est en train de vivre quelque chose d'unique depuis le néolithique, le basculement des campagnes vers les villes, le basculement d'une société essentiellement rurale à une société urbaine, avec tout ce que cela entraîne de bouleversements dans la

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

structure familiale et de culture propre à la ruralité, qui se perdent entre les deux, entre la ville et la campagne. Les contes ne se sont pas perdus, et pourtant ils étaient en danger de se perdre. Comme par hasard, au moment où a commencé cet exode, l'ethnologie est née: à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une espèce de mobilisation générale s'est constituée pour sauver la littérature orale. Je ne sais pas s'il y a eu une telle mobilisation pour sauver quelque autre chose de la civilisation humaine: il y a eu Amadou Hampâté Bâ, Senghor pour l'Afrique; curieusement on peut penser ce que l'on veut de l'URSS et du régime soviétique, et je n'en pense pas forcément du bien, mais ils ont fait un énorme travail de recueil de traditions orales, parce que c'était la littérature populaire, et la Chine aussi. Le fait est qu'en même pas un siècle la littérature orale, les contes ont été sauvés partout dans le monde. Amadou disait qu'un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle – eh bien avant que toutes ces bibliothèques ne brûlent, on a pu sauver les livres. On a donc pu se dire, on peut se dire que toutes les traditions, mythologies, histoires recueillies ne font qu'encombrer les étagères du musée de l'Homme ou de l'Unesco, mais ce n'est pas vrai. Quand j'ai commencé à raconter en public, c'est-à-dire dans les années 80, on était une vingtaine. Quand j'étais à la radio, je ne savais pas que les

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

conteurs existaient, je me disais pas que j'étais conteur, j'étais juste un type qui était la radio, je ne me définissais pas comme conteur. Conteur, dans l'imaginaire des gens et dans le mien aussi, c'est papi au coin du feu avec la pipe! Écrivain, et encore plus chanteur, ça c'était prestigieux.

C. C.: Et pourtant on a l'image du conteur qui va apporter quelque chose à celui qui l'écoute...

H. G.: Mais à l'époque je ne savais même pas que les conteurs existaient, je l'ai découvert après avoir quitté la radio, quand je me suis mis à raconter. J'ai fait la connaissance des gens qui racontaient, il n'y avait pas plus d'une quinzaine de personnes, aujourd'hui il y en a partout, des professionnels – c'est un qualificatif qui me déplaît beaucoup mais enfin ça existe – des amateurs... Il y a des gens qui racontent dans les banlieues dites difficiles, dans les prisons, les hôpitaux, les maisons de retraite: là où personne ne va. Il faut le dire, les contes y vont, et ils nourrissent quelque chose. On assiste à un renouveau du conte, mais je crois que les contes étant cette parole-là, puissamment vivante, peut-être simplement parce qu'elle a été nourrie au cours des siècles par la parole des gens qui

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

racontaient, elle s'est sauvée toute seule. Je crois que ce sont les contes qui ont inventé l'ethnologie, pour se sauver.

**C. C.:** Mais ce n'est pas seulement la conservation du patrimoine, ce n'est pas seulement être rangé dans des étagères.

**H. G.:** Non, non, les conteurs d'aujourd'hui se le réapproprient, établissent des versions nouvelles, des versions traditionnelles.

**C. C.:** Auriez-vous des exemples de réappropriation d'aujourd'hui de contes d'autrefois?

**H. G.:** J'ai en ai des exemples constants, les gens avec qui je travaille s'emparent des versions. Il y a quelqu'un qui travaille sur *La Petite Sirène*: dans la version d'Andersen la Petite Sirène meurt, mais cette personne n'a pas envie, donc on cherche à changer. C'est ce que j'appelle la réappropriation.

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

C. C.: Dans le texte de Benjamin, le philosophe disait que le conte est ce qui apportait un conseil, le conte c'était l'expérience, celle du voyageur qui a voyagé dans des contrées lointaines et peut apporter un regard ou neuf ou bien celle de l'agriculteur ou de l'artisan, longtemps resté en un lieu dont il connaît tous les usages. Est-ce qu'aujourd'hui aussi on aurait la notion de conseil dans le conte?

H. G.: La morale vous voulez dire?

C. C.: Oui, c'est une des possibilités. Ou est-ce que ce serait le goût pour la tradition qui l'emporterait. Est-ce que les contes délivrent encore une morale, est-ce qu'ils ont encore un conseil pratique à donner – ou pas?

H. G.: Les fables donnent des conseils pratiques – la fable est un des genres du conte. On ne peut pas dire cela des contes merveilleux.

C. C.: C'est complexe, si on prend *Le petit Chaperon Rouge* par exemple...

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

H. G.: Mais c'est un conte d'avertissement. Perrault en a fait un compte d'avertissement, les versions paysannes sont très différentes, beaucoup plus scatologiques, très charnues.

C. C.: Mais si on prend *Cendrillon* par exemple: à la fin Perrault nous dit que si on fait le bien, on est toujours récompensé.

H. G.: Il ne faut pas se fier aux contes de Perrault. J'aime beaucoup Perrault, il a de très belles versions mais ce sont des versions. Moi je me réfère aux versions paysannes.

C. C.: Alors pensez-vous qu'en période de crise le conte peut apporter quelque chose, et quoi? Est-ce que ce serait ce que dit le conte ou le fait que le conte réunit des gens et permet de créer de nouveau un lien?

H. G.: Pourquoi «période de crise»? Est-ce que vous connaissez une période de l'humanité qui n'ait pas été une période de crise?

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

C. C.: Je ne sais pas si vous avez vu au cinéma le film du cinéaste portugais, la trilogie des *Mille et une nuits*, où il montre un Portugal en crise et arrive la figure de Shéhérazade qui raconte des histoires, aidée du metteur en scène et voilà il y a cette idée que le fait de raconter des histoires, de pouvoir mettre en histoire les malheurs des uns et des autres permet de trouver un apaisement.

H. G.: Oui. Mais pour moi c'est une question sans réponse, ou du moins dont je n'ai pas la réponse. Ce que je peux dire là-dessus, c'est que ce n'est pas parce qu'ils ne font pas de bruit qu'ils ne sont pas importants. On a tendance à penser aujourd'hui, à croire aujourd'hui qu'une connerie entendue par dix millions de personnes cesse d'être une connerie parce que dix millions de personnes l'ont entendue, mais ce n'est pas vrai. Les contes on ne les entend pas, mais on ne les a jamais entendus, sauf Perrault... Et là il y a des piques qui sortent comme cela de la brume, Perrault, Grimm, Andersen (même Andersen, c'est autre chose...), mais enfin, c'est accidentel, ce sont des accidents dans la vie des contes – ils ont toujours accompagné la vie de l'humanité, probablement depuis le premier jour. C'est pas parce qu'ils ne font pas de bruit qu'ils n'existent pas. Pour le Journal de 20h de TF1, les contes ça n'existe pas, et c'est normal, parce qu'ils ne parlent

### **Que reste-t-il de nos conteurs?**

#### **Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

pas de choses importantes, ils parlent des choses éphémères, qui demain vont être caduques. Les contes parlent des choses importantes, ils accompagnent l'humanité à mon avis depuis sa naissance. Pourquoi? Eh bien, on ne peut là que se raconter des histoires, c'est-à-dire oui, pour apaiser... enfin, quand même, combien d'œuvres réputées immortelles ont disparu dans les fleuves du temps, simplement le temps qu'a pris le Petit Chaperon Rouge pour venir de Chine où on le retrouve au VII<sup>e</sup> siècle et a traversé tranquillement le monde, comme cela, les Révolutions, les pestes, les guerres, tout ce qui peut survenir, les crises, pour arriver quelque part en Occident, où on va le raconter à nouveau... Ils sont increvables, ils ont quelque chose de plus, un je ne sais pas de quoi... Si vous pensez à Gurdjieff, qui dans un chapitre de *Rencontre avec des hommes remarquables* consacre le premier chapitre à son père, premier homme remarquable de son livre, qui était conteur en Anatolie au début du XX<sup>e</sup> siècle. Il racontait l'épopée de Gilgamesh, mais l'épopée de Gilgamesh n'avait pas encore été retrouvée, c'est-à-dire qu'il la racontait comme on la lui avait racontée, et quand on a découvert les tablettes de Sumer on s'est aperçu que le texte qu'il chantait était LE texte, il n'avait pas bougé. Vous voyez ce que c'est que la transmission orale! La transmission écrite à côté, ce n'est rien...

**Que reste-t-il de nos conteurs?**  
**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

C. C.: Pourtant vous écrivez des contes...

H. G.: Je les écris pour les sauver – non, car ils n'ont pas besoin d'être sauvés. Pour les servir, pour leur donner un nouvel élan, pour essayer de faire en sorte aujourd'hui que des gens aient envie de les raconter.

C. C.: Mais estimez-vous que lorsqu'ils sont couchés sur le papier, ils ont moins de force qu'à l'oral?

H. G.: Bien sûr, quand ils sont sur le papier, ils sont mortels, comme le papier est mortel, les livres sont mortels. On ne peut pas faire ce calcul, mais combien de livres sont morts pendant que les contes continuent de se métamorphoser en versions diverses et variées et continuent de vivre? Oui, il y a quelque chose là-dedans de mystérieux, de magique, d'inexplicable. Par ailleurs, ma conception à moi du conte, ma pratique m'a amené à considérer le conte comme un art de la relation. L'art de ne pas être seul, l'art de faire partager par quelqu'un quelque chose qu'on a ressenti et du coup de ne plus être seul avec ce que l'on ressent,

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

de partager un rire, de raconter une histoire qui fait rire. Si nous sommes deux à rire, je ne suis plus seul. On a toujours cette crainte d'être seul à éprouver ce que l'on éprouve, vous devez avoir déjà ressenti ça? Et se raconter des histoires peut nous prouver sans arrêt qu'on n'est pas seul à éprouver ce que l'on éprouve. C'est ce que j'appelle l'art de la relation. Et il me semble que le conte sert cette relation-là, qui est vitale, puisque (je me suis fait expliquer cela par mon ami biologiste Jean-Claude Ameisen) si les cellules ne trouvent pas à s'agréger à d'autres cellules, elles meurent. Et de la cellule qui cherche de la compagnie au cri aux étoiles «sommes-nous seuls dans l'univers?», c'est toujours la même chose. Le conte soigne cela, ce sentiment de solitude. Effectivement, pour aller dans le sens de votre question, en période de crise, peut-être qu'il est plus utile. Car qu'est-ce que c'est qu'une période de crise, sinon une période où l'on se sent plus seul que jamais non? À une époque, *Le Monde de l'Education* avait fait un numéro spécial sur la parole, et ils m'avaient demandé un papier, qui avait beaucoup surpris la personne que j'avais eu au téléphone: il s'appelait *Le conte comme art d'avant-garde*, dans la mesure où je prétendais que, dans un monde qui se renferme de plus en plus, le conte allait devenir un art de la relation.

**Que reste-t-il de nos conteurs?**  
**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

C. C.: Dans une époque où les relations sont de plus en plus numériques ou alors indirectes, comme les gens qui se parlent par le biais de la webcam, se parlent par le biais des SMS, le conte peut-il renforcer le lien social ou risque-t-il d'être amoindri par cette présence toujours plus importante de relations dématérialisées?

H. G.: D'abord, si vous avez une relation avec un livre, elle est dématérialisée aussi. Ce n'est pas l'auteur lui-même qui vous parle.

C. C.: Je pense aux gens qui sont amis sur Facebook mais ne se sont jamais rencontrés...

H. G.: Ça n'existe pas ça, c'est un épiphénomène. Mais on peut se rencontrer sur ordinateur. J'ai un compte Facebook, mais je ne sais même pas comment ça marche. Mais si je cherche des contes sur internet, je vais en trouver. Pour faire une documentation, c'est formidable, non? Mais se parler reste important, même si l'on se parle et qu'on se voit par images interposées... Demandez à un

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

prisonnier s'il préfère ça ou méditer sur la pluralité des mondes tout seul! C'est déjà pas mal. Et il y a beaucoup de gens qui n'ont pas ça, même la possibilité de se parler par images interposées. Je trouve que c'est déjà bien!

**C. C.:** Donc au contraire cela pourrait favoriser la circulation du conte?

**H. G.:** Je crois que ça la favorise!

**C. C.:** Voyez-vous avec les nouveaux supports numériques de nouvelles façons de raconter, de nouvelles diffusions possibles?

**H. G.:** Je ne sais pas, je ne connais pas tout cela: en fait je ne fréquente pas le milieu du conte, mais curieusement, il me semble que l'on y retrouve certaines manières... J'ai l'impression qu'il y a un nombre fini de manières de raconter. Il y a un jeune québécois, Fred Pellerin, qui est formidable, qui est tout jeune, qui est un conteur formidable... Il s'inscrit dans une tradition des conteurs. Peut-être qu'il ne le sait pas d'ailleurs.

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

C. C.: Je vous donne cet exemple: vous savez sans doute qu'Italo Calvino avait recueilli les contes populaires italiens qu'il avait rassemblés dans un gros recueil qu'au début ou à la fin de chaque conte il expliquait toutes les versions qu'il avait pu rencontrer de cette histoire et ce qu'il avait voulu mettre en valeur dans le texte. Il y a trois ans un universitaire italien, Marco Belpoliti a adapté ces contes sous forme de tweet. Déjà le travail de Calvino synthétisait plusieurs versions en une seule, et le travail de cet universitaire c'était de réduire à l'essentiel l'histoire. À la fin il ajoutait toujours une morale à tirer de l'histoire. Est-ce que c'est faire circuler le conte via un média qui simplifie beaucoup, réduit l'histoire (ici à une morale) ou est-ce que c'est permettre une plus large circulation?

H. G.: Un conte n'est pas juste une morale... pendant quelques siècles, vous avez sans doute entendu parler des *exempla*, c'est-à-dire les contes récupérés par l'Église pour en faire des sermons – d'ailleurs les marxistes en URSS ont fait la même chose, avec le héros populaire et le reste... On a torturé les contes de mille manières, on les a bafoués, on les a mal racontés, on en a aussi bien racontés d'autres... Le conte s'en est toujours sorti... En fait ce type qui fait des *tweets*

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

avec les contes de Calvino, il ne les détruit pas, les contes de Calvino continuent d'exister, c'est ça qui est formidable. On peut faire ce que l'on veut avec Cendrillon, le Petit Poucet, etc., parce que ça ne détruit rien des versions précédentes. Si ma version est meilleure, eh bien elle durera un peu plus longtemps que les autres, elle suscitera de nouveaux conteurs ou conteuses, voilà. À mon avis pourquoi on peut tout faire? Parce que ces choses-là sont faites avec un but non lucratif, par jeu, et le conte adore jouer. Il est prêt à jouer avec tout, avec tout ce qui se présente, même avec des bêtises comme le Petit Chaperon Vert.

C. C.: Mais justement, vous avez sans doute vu cette publicité qui réutilise le conte du Petit Chaperon Rouge... Que pensez-vous du *storytelling*, le récit utilisé dans un but commercial ou pour arraisonner l'esprit des gens... Que diriez-vous de l'utilisation commerciale possible du conte? Cela montre qu'il peut s'adapter malgré tout ou cela désigne un danger pour le conte?

H. G.: C'est drôle, ça... Vous croyez que le conte est en danger? Après tout ce qu'il a traversé... prenez seulement un conte traditionnel... Par quelle crise, par

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

quelle guerre, par quel naufrage, par quelles péripéties n'est-il pas passé pour arriver jusqu'à nous?

C. C.: Ne risque-t-il pas d'être réduit?

H. G.: Il faut savoir de quoi on parle. Les grands contes traditionnels, en fait, n'existent pas, dans la mesure où il n'y a pas de texte fondateur: il n'y a pas de texte de base, il n'y a pas le texte du Petit Chaperon Rouge ou du Petit Poucet. On reconnaît le Petit Chaperon Rouge et le Petit Poucet au fait qu'ils ont un scénario de base qui est reproduit par chaque version, c'est-à-dire que rien ni personne ne peut les attraper, puisqu'ils n'existent que par les versions d'un texte inexistant. Cela veut dire que les contes sont taoïstes! Le but c'est le chemin, ils bougent, ils sont la vie même, dans la mesure où ils bougent sans arrêt, ils sont des versions d'un texte inexistant. Donc, le conte aura autant de vies que de versions. Telle version, telle réduction, telle crise, ne sont que des péripéties dans la vie du conte. Oui, il vous arrive des choses, heureuses, pas heureuses, difficiles, faciles, de toute sorte. C'est votre vie. Mais en ce qui concerne les contes, il peut leur arriver des tuiles, d'être récupérés par les curés

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

pour en faire des sermons: je suppose que certains pauvres contes ont dû marner, et ils n'étaient pas contents! Mais ce n'est qu'un passage, un moment.

**C. C.:** Le conte finirait-il toujours par reprendre la route?

**H. G.:** Jusqu'à présent ça s'est toujours passé comme cela. Je peux dire que pour moi, si j'ai eu véritablement un maître dans ma vie, c'est l'esprit des contes, parce qu'il m'a appris ce que c'est que la vie: il ne faut jamais s'arrêter, jamais se poser... Si vous savez ce qu'on dit, on peut se poser, sur la cordillère des Andes. Les Indiens expliquent comme cela les contes: selon eux les contes sont comme des oiseaux portés par le vent. De temps en temps, ils arrivent dans un village, ils se posent sur l'épaule de quelqu'un et la personne en question croit qu'il se souvient d'une histoire, mais en vérité c'est le conte qui veut être raconté, car la parole des hommes c'est leur nourriture. C'est ce que je crois. Les contes ne s'arrêtent jamais, ils ne se posent pas, sauf sur l'épaule de quelqu'un, et juste pour un moment. Ce que je suis, ce que je crois, c'est que je suis une version d'un conte. Peut-être qu'il y a des tas de Gougoud différents, par les détails... je suis une version!

**Que reste-t-il de nos conteurs?**  
**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

C. C.: Est-ce qu'aujourd'hui vous diriez qu'il est encore possible de vivre du conte? Est-ce que vous pensez que vous êtes quelqu'un qui a eu de la chance, qui a connu une succession de hasards comme vous me l'avez dit, ou est-ce que c'est encore une possibilité pour un jeune? Vous avez cité le nom de Fred Pellerin comme jeune conteur d'aujourd'hui, est-ce que vous avez des noms de jeunes conteurs qui montrent qu'il est possible de se lancer dans ce type de carrière?

H. G.: Il y en a qui le font, avec enthousiasme. En tout cas, il y a l'enthousiasme. Dire qu'ils en vivent largement, ce n'est pas vrai, de toute façon personne ne vit largement du conte. C'est un art quand même. C'est un art de pauvres, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de gros cachets. Il y a peut-être, je ne sais pas moi, une quinzaine de conteurs qui vivent de ce qu'ils font, peut-être un peu plus, je n'en sais rien. Mais il y a énormément de bénévoles, de gens qui font cela en atelier. Je ne vois pratiquement que des gens qui ont envie d'apprendre à raconter pour donner un sens à leur vie, pas pour gagner des sous, pour donner un sens à leur vie, c'est tout. Soit pour partager des choses, pas forcément pour donner un sens,

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

comment dire, humanitaire... mais quand même pour donner un sens à leur vie. Mais il y a certaines personnes, certains humoristes, qui ont du succès ou qui ont eu du succès, qui touchent au conte. Vous savez, j'ai bien connu Brassens, à une époque où je faisais la chanson, et pour moi c'est un conteur!

C. C.: À travers ses chansons?

H. G.: Sa manière d'être aussi. Il n'est pas ailleurs que là où sont les gens.

C. C.: Verriez-vous d'autres figures aujourd'hui, outre la vôtre, qui montrerait cette présence?

H. G.: Oui, des gens avec qui je travaille. En tout cas les ateliers que je fais vont dans ce sens. Dans le sens de «ne perdez jamais la relation avec les gens». Ils sont là pour tromper la solitude de la vie, et vous aussi. Car nous sommes dans le même bateau, n'oubliez pas cela!

C. C.: Donc c'est vraiment l'art de rassembler les gens.

**Que reste-t-il de nos conteurs?**  
**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

H. G.: L'art de la relation, oui. L'art d'être ensemble. D'abord, et puis après, si on peut ajouter une dimension esthétique, on peut quand même raconter une belle histoire dans une belle langue aussi. Mais je crois que ce qui est premier c'est la relation, l'échange.

C. C.: Mais justement, dans *Le Murmure des contes* et *Le Rire de la grenouille*, vous insistez sur l'idée que le conte n'a pas d'auteur, que c'est quelque chose qui circule. Dans ce livre votre ami Bruno [Bruno de La Salle] est un peu en désaccord avec vous sur cette idée. Comment associer l'idée que le conte n'a pas d'auteur, vivre du conte et avoir des droits d'auteurs...

H. G.: C'est tout simple, pour les raisons que je viens d'évoquer, je me suis entendu avec mon éditeur, il n'y a pas de droits perçus sur mes livres de contes, en aucune manière. Ça a été un peu plus difficile de s'entendre avec la SACD, parce que la femme que j'ai eue au téléphone m'a expliqué qu'elle était obligée de percevoir quelque chose. C'est quand même quelque chose d'étonnant. Je lui ai dit: «Mais sur les gens qui racontent mes histoires, il n'y a pas de droit». Et

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

elle m'a dit: «Je ne peux pas, je suis obligée de percevoir quelque chose». Alors on s'est entendu sur 1%. Vous ne pouvez pas faire moins. Il est évident qu'avec ça je suis clair, je ne vais pas m'attribuer des histoires qui ne sont pas à moi, qui sont à tout le monde. Par contre moi j'ai le sentiment et le désir de les servir en leur donnant une vie en plus.

C. C.: Il y a quand même une mise en voix quelque part...

H. G.: Oui, bien sûr!

C. C.: Et est-ce qu'il y a des contes dont vous diriez que vous leur avez apporté quelque chose en plus dans l'histoire, vous leur avez donné au cours de leur chemin une halte au cours de laquelle ils ont pu se renflouer et repartir vers la suite?

H. G.: Vous voulez dire si j'ai fait de belles versions?

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

C. C.: Oui, ou vous auriez fait des ajouts – auriez-vous un exemple qui montrerait cette relation au conte?

H. G.: Oui, ça arrive. Par exemple, quand on raconte aux gens, il vient parfois des trucs auquel on n'a pas pensé. Si le public est particulièrement sympa, chaleureux, on se laisse aller à improviser, et dans l'improvisation on trouve des choses. Par exemple, je raconte un conte serbe, qui a beaucoup de versions ailleurs, qui s'appelle *Le Langage obscur*. Dans la version de Karadžić que j'ai trouvée, il se trouve en fait que ce sont deux contes collés, un conte fantastique et un conte facétieux. C'est-à-dire que le héros ramène le fils du roi des serpents à son père, qui lui donne l'entendement du langage de la nature. Il revient donc à son champ, c'est un berger, il entend deux corbeaux, il y a un trésor qu'il trouve, parce qu'il entend le langage des corbeaux, et à partir de là ça passe du côté du conte facétieux – il se marie, il a une ferme et tout ça, et puis il entend son cheval et la jument devant sa femme parler et puis il éclate de rire, sa femme lui demande pourquoi il rit... Mais je trouvais qu'il finissait un peu en eau de boudin, il n'y avait pas de chute. Je crois que cette exigence de chute est récente, cela fait partie de l'art du spectacle. Moi j'ai besoin d'applaudissements à la fin

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

du conte, simplement parce que je n'ai pas de musique, et que ça me permet de changer de climat, de passer au conte suivant. Donc il me faut une chute, et je n'ai pas de chute pour cette histoire-là, et pendant assez longtemps je ne la raconte pas. Et puis il se trouve que la première histoire que je raconte, c'est l'histoire de la mère des contes, qui est une femme mariée à un bûcheron, et qui évite d'être battue en racontant des histoires. Et cela me vient comme cela: un soir où je raconte cette histoire (je sais bien où ça se passait, je crois que c'était à Oléron) je finis avec cette histoire. Pierre, le héros, menace sa femme avec son bâton en lui disant «qu'est-ce que tu préfères, que je meure ou que je te dise pourquoi j'ai ri», et elle répond «attends, je vais te raconter une histoire» – ça me permet de boucler une boucle. Effectivement c'est quelque chose qui n'est pas dans le conte. Et d'ailleurs j'en ai écrit une version qui est dans l'un de mes livres... mais c'est une version purement orale, qui n'a pas été écrite.

C. C.: Qui est seulement dans la circulation du conte...

H. G.: Voilà. Et comme évidemment je me suis aperçu que le public réagissait très bien, je le fais à chaque fois.

**Que reste-t-il de nos conteurs?**  
**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

C. C.: Diriez-vous qu'il y a des choix pour faire des contes, qu'il y a des choses qui ne se mettent pas en conte, et si oui quoi? Est-ce que tout peut prêter matière à conte?

H. G.: Je crois que le conte ne s'occupe pas des affaires du monde, des opinions, des politiques... Par exemple, c'est stupide de faire la critique de certains contes sous prétexte qu'ils mettent en scène des rois, des reines, des princesses: il ne vante pas les bienfaits de l'aristocratie! Le domaine du conte c'est la vie, ce n'est pas le monde. Je fais une distinction nette entre la vie et le monde. La vie, c'est l'élan qui pousse à aller jusqu'à demain. Je crois que les contes c'est qui peut donner cet élan. Le monde, c'est le lieu dans lequel la vie s'inscrit. Le conte est du côté de la vie dans la mesure où il nourrit cette pulsion, cet élan, ce désir d'arriver jusqu'à demain. Ce qui concerne le monde, c'est-à-dire les lois sociales, la justice des hommes, je crois que c'est un domaine dans lequel le monde n'intervient pas. Je ne dis pas qu'un tribunal ne peut pas intervenir quelque part dans un conte, mais il ne se soucie pas plus de justice que la vie même. En fait il est assez soucieux, à mon avis, de l'être ensemble, c'est

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

primordial. Tout ce qui peut séparer, comme les opinions, qui séparent les gens, n'a pas sa place dans les contes. D'ailleurs rien des récupérations qu'a faites l'Eglise ou le marxisme n'a survécu: ce sont des versions qui ont disparu. Je crois que les contes vont toujours vers ce qui rassemble et même ce qui rassemble toujours très intimement. On se raconte des histoires sous la couette, car on n'a pas de débat idéologique sous la couette!

**C. C.:** Choisissez-vous vos contes, avez-vous des expériences de contes qui ne passent pas, qui ne passent plus, qui n'ont plus le même succès qu'avant?

**H. G.:** Moi je suis dans le conte très traditionnel. Un des défauts de l'époque, c'est de demander au conteur des contes sur l'eau ou sur les ours parce qu'on fait une journée sur l'eau ou sur les ours. On demande parfois des contes sur mesure pour des soirées, ou bien, quand le conteur a fait des tournées de contes pendant un an ou deux, on demande un nouveau spectacle. Moi j'ai très peu changé de répertoire. C'est-à-dire que quand même j'ai dû en raconter à peu près trois mille à la radio en presque dix ans, j'en ai écrit un peu moins de mille, neuf cents et quelques dans mes bouquins, mais mon répertoire c'est une trentaine de

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

contes, c'est-à-dire des contes qui sont pour moi, que j'aime raconter: on se connaît bien, on est bien ensemble. Évidemment, il y en a que j'ai racontés et laissés en route, que je ne raconte plus. Pourquoi? Est-ce que je m'en suis lassé? Je ne sais pas, peut-être. C'est arrivé peu de fois que j'aie très envie de raconter une histoire et que ça ne marche pas auprès du public. C'est arrivé une ou deux fois – souvent le conte est trop long, et je ne peux pas le raccourcir...

**C. C.:** Et vous sentez le public qui ne vous suit pas...

**H. G.:** On sent bien dans les contes, on sent bien cela. Mon obsession est de ne pas perdre les gens quand je les ai attrapés. Ils n'ont pas le droit de décrocher, et s'ils décrochent c'est de ma façon. Et si le conte est trop long, ils peuvent décrocher. Or il y a des contes compliqués... Ce sont des choses qui n'existaient pas autrefois, parce que le conte a trouvé de nouveaux modes d'expression: aucun conteur traditionnel probablement ne s'est trouvé à raconter devant cinq cents personnes comme moi ça peut m'arriver. Ils racontaient aux proches, devant le feu ou sur la place du village, alors que je soumetts le conte aux lois du spectacle. Il ne faut pas que ce soit trop long. Et pourtant il y a des contes qu'on

**Que reste-t-il de nos conteurs?**

**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

ne peut pas amputer, ou qu'on ne peut pas raccourcir sans les amputer, et du coup on ne les raconte plus.

C. C.: On ne les raconte plus... vous auriez un exemple?

H. G.: Oui, il y a un conte que je trouve absolument magnifique, c'est un conte merveilleux assez classique du Kazakhstan. Mais il y a un élément extraordinaire dans ce conte: vous savez, peut-être que ça le fait pour d'autres aussi, mais le conte m'attrape souvent par un motif, une scène, un moment, qui me ravit, et que j'ai envie de raconter. Il m'attrape par-là. Et dans le conte dont je parle, le héros est un pauvre, un berger: il entend dans une auberge où il passe un jour un voyageur en train de raconter un rêve qu'il vient de faire, et il lui dit «tu as fait un rêve magnifique, je te l'achète», et il achète le rêve. Ce détail me ravit. Allez savoir pourquoi, et ça n'a rien objectivement de remarquable, mais effectivement il achète son rêve, et tout le monde se moque de lui, et il part sans un sou, mais un rêve. Mais c'est vrai qu'il y a des tunnels, il y a un tunnel en particulier autour de la rencontre avec les animaux: ce sont des choses attendues, qui ralentissent mais qui sont inévitables.

**Que reste-t-il de nos conteurs?**  
**Contestation de l'ordre contemporain et réaffirmation du lien social**

C. C.: L'enthousiasme pour le conte est-il le même chez les enfants comme chez les adultes?

H. G.: Je ne raconte pratiquement qu'aux adultes. Enfin, c'est une des choses que m'a appris le conte. Le saucissonnage par tranche d'âge, les ados, les enfants, les 25-35 ans, puis les seniors, puis le troisième âge et puis la quatrième dimension, cela me révolte. Je suis convaincu que tous les contes peuvent être entendus, doivent être entendus par toutes les tranches d'âge. Un vieil érudit peut trouver dans un conte quelque chose, et en même temps l'enfant qui l'écoute peut trouver dans ce conte autre chose, mais tous les deux trouvent ce dont ils ont besoin, dans le même conte.